

Séquence 3, LL1, OI.

Pauvres gens et misérables, peuples insensés, nations opiniâtres¹ en votre mal et aveugles en votre bien, vous vous laissez enlever, sous vos propres yeux, le plus beau et le plus clair de votre revenu², piller vos champs, dévaster vos maisons et les dépouiller des vieux meubles de vos ancêtres ! vous vivez de telle sorte que rien n'est plus à vous. Il semble que vous regarderiez désormais comme un grand bonheur qu'on vous laissât seulement la moitié de vos biens, de vos familles, de vos vies. Et tout ce dégât, ces malheurs, cette ruine enfin, vous viennent, non pas des ennemis, mais bien certes de l'ennemi et de celui-là même que vous avez fait ce qu'il est, pour qui vous allez si courageusement à la guerre et pour la vanité duquel vos personnes y bravent à chaque instant la mort. Ce maître n'a pourtant que deux yeux, deux mains, un corps et rien de plus que n'a le dernier des habitants du nombre infini de nos villes. Ce qu'il a de plus que vous, ce sont les moyens que vous lui fournissez pour vous détruire. D'où tire-t-il les innombrables argus³ qui vous épient, si ce n'est de vos rangs ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les emprunte de vous ? Les pieds dont il foule vos cités ne sont-ils pas aussi les vôtres ? A-t-il pouvoir sur vous que par vous-mêmes⁴ ? Comment oserait-il vous courir sus⁵, s'il n'était d'intelligence avec vous⁶ ? Quel mal pourrait-il vous faire si vous n'étiez receleur du larron⁷ qui vous pille, complice du meurtrier qui vous tue, et traîtres de vous-mêmes ? Vous semez vos champs pour qu'il les dévaste ; vous meublez et remplissez vos maisons afin qu'il puisse assouvir sa luxure⁸ ; vous nourrissez vos enfants pour qu'il en fasse des soldats (trop heureux sont-ils encore !), pour qu'il les mène à la boucherie, qu'il les rende ministres⁹ de ses convoitises, les exécuteurs de ses vengeances. Vous vous usez à la peine afin qu'il puisse se mignarder¹⁰ en ses délices et se vautrer¹¹ dans ses sales plaisirs. Vous vous affaiblissez afin qu'il soit plus fort, plus dur et qu'il vous tienne la bride plus courte : et de tant d'indignités, que les bêtes elles-mêmes ne sentiraient point¹² ou n'endureraient pas, vous pourriez vous en délivrer sans même tenter de le faire, mais seulement en essayant de le vouloir. Soyez donc résolu à ne plus servir et vous serez libres. Je ne veux pas que vous le heurtiez ni que vous l'ébranliez, mais seulement ne le soutenez plus, et vous le verrez, comme un grand colosse dont on ôte la base, tomber de son propre poids et se briser.

Etienne de la Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, 1576.

¹ **Opiniâtres** : obstinées.

² **Revenu** : gain perçu ou salaire.

³ **Argus** : dans la mythologie grecque géant aux cent yeux que la déesse Héra chargea de surveiller Io, aimée de son époux Zeus. Ici, le terme, par antonomase, est presque synonyme d'« espion ».

⁴ **Que par vous-mêmes** : autrement qu'à cause de vous-même.

⁵ **Courir sus** : attaquer.

⁶ **D'intelligence** : complice.

⁷ **Larron** : voleur.

⁸ **Luxure** : goût excessif pour les plaisirs de la chair, ici la possession.

⁹ **Ministres** : personnels en charge d'une fonction, ici celle de fournir des plaisirs au tyran.

¹⁰ **Se mignarder** : se complaire avec douceur.

¹¹ **Se vautrer** : s'étendre et se complaire dans la boue.

¹² **Que les bêtes... ne sentiraient point** : dont les bêtes... n'auraient pas conscience.

Séquence 3, LL2, OI.

Nul doute que ce ne soit la nature qui nous dirige d'abord suivant les penchants bons ou mauvais qu'elle nous a donnés ; mais aussi faut-il convenir qu'elle a encore moins de pouvoir sur nous que l'habitude ; car, si bon que soit le naturel, il se perd s'il n'est entretenu ; et la nourriture nous façonne toujours à sa façon, de quelque manière que ce soit, malgré la nature. Les semences de bien que la nature met en nous sont si frêles et si minces qu'elles ne peuvent résister au moindre heurt d'une nourriture qui les contrarie. Elles ne se conservent pas si facilement qu'elles s'abâtardissent¹, dégèrent même et disparaissent, comme il arrive à ces arbres fruitiers qui, ayant tous leur espèce propre, la conservent tant qu'on les laisse venir² naturellement, mais la perdent, pour porter des fruits tout à fait différents des leurs, dès qu'on les a greffés³. Les herbes ont aussi chacune leur propriété, leur naturel, leur singularité : mais toutefois, le gel, le temps, le terroir ou la main du jardinier, améliorent ou détériorent sensiblement leur qualité ; la plante qu'on a vue dans un pays n'est souvent plus reconnaissable dans un autre.

Qui verrait les Vénitiens, poignée de gens qui vivent si librement que le plus méchant d'entre eux ne voudrait pas être le roi de tous, ainsi nés et nourris qu'ils ne reconnaissent d'autre ambition sinon à qui mieux avisera⁴ et le plus soigneusement prendra garde à entretenir la liberté, ainsi appris et formés dès le berceau qu'ils n'échangeraient pas un brin de leur liberté pour toutes les autres félicités humaines ; qui verrait, dis-je, ces hommes, et s'en irait ensuite, en les quittant, dans les domaines de celui que nous appelons le Grand seigneur⁵, voyant là des gens qui ne sont nés que pour le servir et qui pour maintenir sa puissance abandonnent leur vie, penserait-il que ces deux peuples sont de même nature ? Ou plutôt ne croirait-il pas qu'en sortant d'une cité d'hommes, il est entré dans un parc de bêtes ?

On raconte que Lycurgue, législateur de Sparte, avait nourri deux chiens, tous deux frères, tous deux allaités du même lait, l'un engraisé à la cuisine et l'autre habitué à courir les champs, au son de la trompe et du huchet⁶. Voulant montrer aux Lacédémoniens⁷ que les hommes sont tels que la nourriture les fait, il exposa les deux chiens sur la place publique et mit entre eux une soupe et un lièvre : l'un courut au plat et l'autre au lièvre et pourtant, dit-il, ils sont frères ! Donc ce législateur avec ses lois et sa police éduqua si bien les Lacédémoniens que chacun d'eux eut préféré mourir de mille morts, plutôt que de reconnaître autre seigneur que la loi et la raison.

Etienne de la Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, 1576.

¹ **S'abâtardissent** : se dénaturent.

² **Venir** : pousser, croître.

³ **Greffier** : implanter une bouture sur un végétal pour obtenir un croisement.

⁴ **Avisera** : aura un avis réfléchi et prudent.

⁵ **Grand seigneur** : sultan de Turquie, chef de l'empire ottoman. Il constitue une figure de tyran.

⁶ **Huchet** : cor de chasse.

⁷ **Lacédémoniens** : Spartiates (de Lacédémone, autre nom de la cité de Sparte).

Séquence 3, LL3, OI.

Ces misérables voient reluire les trésors du tyran et regardent tout ébahis les rayons de sa magnificence et, alléchés de cette clarté, ils s'approchent et ne voient pas qu'ils se jettent dans la flamme, qui ne peut manquer de les consumer. Ainsi l'indiscret satyre, comme disent les fables anciennes, voyant briller le feu ravi par Prométhée, le trouva si beau qu'il alla le baiser et se brûla. Ainsi le papillon qui, espérant jouir de quelque plaisir, se met dans le feu parce qu'il reluit, éprouve l'autre vertu, celle qui brûle, comme dit le poète toscan. Mais supposons encore que ces mignons échappent des mains de celui qu'ils servent, ils ne se sauvent jamais de celles du roi qui lui succède. S'il est bon, il faut rendre compte et se soumettre à la raison ; s'il est mauvais et pareil à leur ancien maître, il ne peut manquer d'avoir aussi des favoris qui, d'ordinaire, ne se contentent pas d'avoir à leur tour la place des autres, s'ils n'ont encore le plus souvent et leurs biens et leur vie. Se peut-il donc qu'il se trouve quelqu'un qui, en si grand péril et avec si peu d'assurance, veuille prendre cette malheureuse place de servir avec tant de peine un si dangereux maître ? Quelle peine, quel martyr est-ce, grand Dieu ? être nuit et jour occupé de plaire à un homme, et néanmoins se méfier de lui plus que de tout autre au monde, avoir toujours l'œil au guet, l'oreille aux écoutes, pour épier d'où viendra le coup, pour découvrir les embûches, pour sentir la mine de ses compagnons, pour savoir qui le trahit, rire à chacun et se méfier de tous, n'avoir ni ennemi reconnu ni ami assuré, ayant toujours le visage riant et le cœur transi, ne pouvoir être joyeux et n'oser être triste.

Mais c'est plaisir de considérer ce qui leur revient de ce grand tourment et le bien qu'ils peuvent attendre de leur peine et de leur misérable vie. D'ordinaire, ce n'est pas le tyran que le peuple accuse du mal qu'il souffre, mais bien ceux qui gouvernent ce tyran. Ceux-là, le peuple, les nations, tout le monde à l'envi, jusqu'aux paysans, jusqu'aux laboureurs, savent leurs noms, déchiffrent leurs vices, amassent sur eux mille outrages, mille injures, mille malédictions. Toutes leurs prières, tous leurs vœux sont tournés contre ceux-là. Tous leurs malheurs, toutes les pestes, toutes les famines, ils les leur reprochent ; et si, quelquefois, ils leur rendent en apparence quelques hommages, alors même ils les maudissent en leur cœur et les ont en plus grande horreur que les bêtes sauvages.

Séquence 3, LL, P

Un loup n'avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde.
Ce Loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eût fait volontiers ;
Mais il fallait livrer bataille,
Et le mâtin était de taille
A se défendre hardiment.
Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
"Il ne tiendra qu'à vous beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères, et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoi ? rien d'assuré : point de franche lippée :
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi : vous aurez un bien meilleur destin. "
Le loup reprit : "Que me faudra-t-il faire ?
- Presque rien, dit le chien, donner la chasse aux gens
Portants bâtons, et mendiants ;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire :

Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons :
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte caresse. "
Le loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le col du chien pelé.
"Qu'est-ce là ? lui dit-il. - Rien. - Quoi ? rien ? - Peu de chose.
- Mais encor ? - Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
- Attaché ? dit le loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? - Pas toujours ; mais qu'importe ?
- Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. "
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

Jean de La Fontaine, « Le Loup et le Chien », *Fables*, livre I, 1668.